

André Gide,
Bernard Groethuysen
et Otto Grautoff
ou
la définition du politique chez Gide

par

CLAUDE FOUCART

L'ÉTUDE du politique chez André Gide n'est pas chose très courante tout au moins si l'on sort des discussions et recherches sur l'engagement gidien. Il faut remarquer que c'est seulement depuis quelques années que cet aspect de l'action gidienne a pris l'importance qui lui revient ¹. Et il faut bien ainsi partager la remarque de Paul Phocas affirmant que « la pensée politique n'est pas ce qui dans l'œuvre de Gide a été le plus étudié ² ». Encore doit-on dès l'abord préciser qu'il ne s'agit pas de pensée politique au sens où il s'agirait d'une entreprise qui possé-

1. La première étude importante est bien celle de Daniel Durosay, *Attitudes politiques et productions littéraires* (thèse de doctorat de 3^e cycle, Univ. de Nanterre) ainsi que notamment son article sur « La direction politique de Jacques Rivière à *La Nouvelle Revue Française* » (mars et avril 1977). Signalons aussi l'article de Claude Foucart sur « Le Conflit du "spirituel" avec le "psychologique" et le "politique" : André Gide et Ernst Robert Curtius entre 1923 et 1924 » (*Lectures d'André Gide*, Lyon : P.U.L., 1994, pp. 187-204), sans parler d'un examen plus ancien du même auteur sur « Ernst Robert Curtius et André Gide : les débuts d'une amitié (1920-1923) », *Revue de Littérature Comparée*, 1984, n° 3, p. 317-39).

2. Paul Phocas, *Gide et Guéhenno polémiquent*, Rennes : P.U.R., 1987, p. 11.

derait une cohérence permanente par rapport à l'état du pays et à la politique qui est menée par les représentants de l'État. En fait, il est parfois difficile de discerner une constante cohésion dans les attitudes adoptées par l'écrivain.

Mais l'essentiel est ailleurs : il existe des moments dans l'histoire et plus précisément dans celle des rapports franco-allemands où l'écrivain prend une position qui mérite d'être analysée dans tous ses détails. Jusqu'ici les « Réflexions sur l'Allemagne » dans *La Nouvelle Revue Française* du 1^{er} juin 1919, article recueilli dans *Incidences* (Paris : Gallimard, 1924), n'ont été analysées que pour leur originalité par rapport aux attaques dispensées par Jacques Rivière dans *L'Allemand* en 1919³. Or il existe un contexte culturel et politique qui permet de préciser la nature et les limites de cette intervention d'André Gide dans le cadre d'une définition précise des originalités respectives de l'Allemagne et de la France. Et c'est très heureusement dans ce sens que se sont développées les analyses portant non seulement sur André Gide, mais aussi sur deux autres acteurs de ces réflexions. C'est le cas de Bernard Groethuysen (1880-1946⁴) et d'Otto Grautoff (1876-1937⁵). Le fait de rap-

3. *Ibid.*, p. 13.

4. Sur Bernard Groethuysen il existe de nombreuses études. Retenons ici celle de Hannes Bohringer dans le livre publié en 1978 à l'Agora Verlag. À cela s'ajoute la communication de Tony Bourg /Jean-Claude Muller in *André Gide und Deutschland*, Düsseldorf : Droste Verlag, 1992, pp. 181-93. Dans le *Vermittler* (Syndikat, 1981) se trouve aussi une analyse de Hans-Martin Lohmann, « Geschichten und Geschichte. Zu Bernard Groethuysens ideologiekritischen Frankreich-Studien » (pp. 59-74) et de Jürgen Siess sur « Der Philosoph bei den Dichtern. Bernard Groethuysens Fragmente einer literarischen Anthropologie » (pp. 75-104). Notons l'existence d'un texte d'André Gide sur Groethuysen dans *Éloges*, Neuchâtel et Paris : Ides et Calendes, 1948, pp. 137-41.

5. Otto Grautoff a fait l'objet d'études dont la plus importante est celle de Hans Manfred Bock, « Transnationale Begegnung im Zeitalter des Nationalismus. Der Lebensweg Otto Grautoffs (1876-1937) zwischen Deutschland und Frankreich » in *Sept Décennies de relations franco-allemandes (1918-1988). Hommage à Joseph Rovin*, Université de la Sorbonne nouvelle, 1989, pp. 57-80. Du même auteur, « La ligue d'Études Germaniques von 1928 bis 1936. Ein unbekannter Aspekt der französisch-deutschen Gesellschaftsbeziehungen der Zwischenkriegszeit » in *Lendemains*, Sonderdruck, n° 53, Marburg : éd. Hitzeroth, 1989. Ce dernier article dépasse la période ici abordée, mais permet de se faire une rapide idée du rôle qu'Otto Grautoff a pu jouer dans l'évolution des relations franco-allemandes. Ajoutons à tout cela l'article de synthèse publié par Manfred Schmelting dans le livre consacré à *Méditations. Vermittlung. Aspect des relations franco-allemandes du XVII^e siècle à nos jours*, Berne : Peter Lang, 1992, vol. 2, pp.

procher ces deux noms n'a rien d'étonnant. Il suffit en effet de rappeler ici une remarque que Heinrich Braun, le père du jeune poète tombé sur le front de la Somme en 1918, fit à André Gide. Dans une lettre adressée à l'écrivain français le 4 mars 1921, Heinrich Braun demande s'il ne serait point possible de faire paraître, dans *La Nouvelle Revue Française*, un compte rendu sur le livre réunissant les œuvres d'Otto Braun ainsi que son journal de guerre, sur l'*Otto Braun. Aus Nachgelassenen Schriften eines Frühvollendeten*. Or la lettre de Heinrich Braun contient une phrase qui peut étonner si l'on ne tient pas compte de l'attitude des différents protagonistes à un moment où chacun tente de se faire une idée des rapports qui peuvent et pourront exister entre la France et l'Allemagne. Heinrich Braun demande à Gide de ne point confier cette tâche à Bernard Groethuysen. Car, en ce cas, « des réflexions hostiles directes ou indirectes s'y immisceraient ⁶ ». Bernard Groethuysen se trouve, à cette époque, en France et il collabore à partir de décembre 1920 à « l'entreprise allemande » de la revue française ⁷. Mais, en même temps, Heinrich Braun signale à André Gide que c'est Otto Grautoff qui lui a conseillé de s'adresser à lui afin d'obtenir la parution d'un tel compte rendu.

Il est donc clair qu'il existe une opposition entre les divers personnages mêlés à ces discussions sur la définition des rapports franco-allemands et plus précisément encore sur la nature même des peuples qui sont à peine sortis de la Grande Guerre. C'est justement dans toute cette réflexion sur la difficile et ambiguë notion de psychologie des peuples que se voient confronter des écrivains qui participent depuis un certain temps à cette entreprise complexe qui consiste à comprendre l'évolution des deux peuples ennemis. Et le choix fait par Paulhan, en 1920, de voir collaborer Bernard Groethuysen à *La Nouvelle Revue Française* est certainement à la source de bien des discussions d'autant plus qu'Otto Grautoff suit, depuis des années, avec attention, l'évolution de la pensée gidienne. En effet celui qui fut l'ami de jeunesse de Thomas Mann à Lübeck, est tout d'abord le « critique artistique et intellectuel de la société

315-41 : « Auf der Suche nach dem undeutschen Deutschen : Die deutsch-französischen Beziehungen im Spiegel der *Nouvelle Revue Française* (1908-1943) ». Ces divers articles donnent déjà une image quelque peu complète de la place prise par Otto Grautoff dans les discussions du temps.

6. Claude Foucart, « André Gide et Otto Braun : la vertu de l'héroïsme guerrier », *Galerie, revue culturelle et pédagogique* éditée par le Centre Culturel de Differdange, 13 (1995), n° 5, p. 255.

7. Tony Bourg /Jean-Claude Muller, *op. cit.*, p. 183.

bourgeoise⁸ ». Et il est curieux, même si cela n'est point étonnant quand on songe aux *Considérations d'un apolitique* composées par Thomas Mann durant la première guerre mondiale, de voir Otto Grautoff, dans son livre sur *L'Évolution de l'art moderne du livre en Allemagne*, parler des relations intellectuelles franco-allemandes sur un ton pour le moins critique : il existe une « immense décadence générale du peuple français » qui conduira peut-être à la « banqueroute » de « la race romane⁹ ». Sauver l'esprit allemand est à l'ordre du jour. Le combat de la « Kultur » germanique contre la « Zivilisation » française devient un sujet obligé dans toute discussion sur l'avenir de l'Europe. Et cependant Otto Grautoff part, en 1903, pour Paris et se lance dans des études d'histoire de l'art. En 1914, il passe à Berne un doctorat sur Nicolas Poussin et devient un critique d'art important¹⁰. Il se tourne alors vers la France, publie, en 1911, une étude sur la poésie française¹¹. Et c'est en 1914 qu'il fait paraître un livre sur Romain Rolland qui va nous intéresser dans la mesure où il soulève le problème des clichés qui troublent, dans les deux sens, l'image des peuples voisins¹². Ainsi prend forme une analyse qui sera développée après la première guerre mondiale, au moment où il va s'agir à la fois de redéfinir la méthode d'approche des deux peuples et de mettre en cause les clichés qui, des deux côtés du Rhin, ont contribué à empêcher une définition claire des deux nations. Pourtant il faut bien souligner, à la suite de Maurice Muret dans le *Journal des Débats* du 16 mars 1923, que la « gallophilie » des années qui précédèrent la première guerre mondiale a fait long feu¹³. Mais Otto Grautoff s'affirme en même temps comme un critique attentif à la littérature française. En dehors de Romain Rolland, il connaît notamment l'œuvre de Gide. Et, en 1919, il publie même un petit compte rendu sur le livre d'Ernst Robert Curtius sur *Die literarischen Wegbereiter des neuen Frankreich* dans *Das literarische Echo*. Il insiste alors sur l'importance de l'œuvre gidienne dont il découvre, grâce à l'analyse de Curtius, la supériorité sur celle de Thomas Mann¹⁴. Tou-

8. Peter de Mendelssohn, *Thomas Mann. Briefe an Otto Grautoff 1894-1901 und Ida Boyd-Ed 1903-1928*, Francfort s. M., 1975, p. 96. Idée développée dans *L'Hommage à Joseph Rován* (op. cit., p. 59) par Hans Manfred Bock.

9. Otto Grautoff, *Die Entwicklung der modernen Buchkunst in Deutschland*, Leipzig, 1901, p. 1.

10. *Hommage à Joseph Rován*, op. cit., p. 62.

11. Otto Grautoff, *Die lyrische Bewegung im gegenwärtigen Frankreich*, Jena, 1911.

12. Id., *Romain Rolland*, Francfort s. M., 1914.

13. *Hommage à Joseph Rován*, op. cit., p. 65.

14. *Das literarische Echo*, 1^{er} juillet 1919, pp. 1162-8. Voir la rapide ana-

jours dans *Das literarische Echo*, le 15 septembre 1920, Otto Grautoff souligne le rôle de Gide dans les élites européennes. Il voit en lui non seulement un écrivain, mais un chef intellectuel¹⁵. Et la question des rapports franco-allemands se trouve au centre de ces réflexions dans les années qui suivent la première guerre mondiale¹⁶. Il ne manque d'ailleurs pas de faire le point sur les conceptions développées par Gide¹⁷.

L'attitude d'Otto Grautoff sur ce sujet est ambiguë. Il reste proche des tendances idéologiques qui s'imposèrent entre 1870 et la première guerre mondiale en Allemagne, celle de l'écrivain, du « Dichter » qui est en même temps capable d'insuffler au peuple germanique un héroïsme dont il est l'incarnation comme « guide », comme « Führer ». Il n'est alors pas étonnant de découvrir, derrière le vieil antagonisme franco-allemand qui refait surface chez Grautoff après la première guerre mondiale, une certaine définition de l'écrivain André Gide qui rejoint celle du « Dichter ». D'ailleurs Grautoff fait partie des « intellectuels conservateurs » qui écrivent dans les *Preussische Jahrbücher* et se font les défenseurs des « idées de 1914¹⁸ ». Mais il ne va pas hésiter, comme l'indique Hans Manfred Bock¹⁹, à reprendre contact avec les intellectuels français dès 1920. Ayant une place de choix dans la société, il possède donc une vaste connaissance des réalités culturelles du temps. Mais il ne partage pas l'opinion des amis de Gide sur les rapports franco-allemands, lui qui reste le défenseur de l'héroïsme guerrier²⁰.

Ainsi l'un de ses proches de l'écrivain français est Bernard Groethuysen (1880-1946) né à Berlin²¹. Il a fait ses études à Vienne, Munich et Berlin. Il est influencé par Georg Simmel et Wilhelm Dilthey et, en 1904, il rencontre Ernst Robert Curtius. Il séjourne à Paris. Puis, en

lyse dans le livre de George Pistorius, *André Gide und Deutschland. Eine internationale Bibliographie*, Heidelberg : Carl Winter Verlag, 1990, p. 186.

15. *Das literarische Echo*, 15 septembre 1920, pp. 1473-81.

16. *Ibid.*, 1^{er} février 1922, pp. 517-22.

17. *Ibid.*, 1^{er} février 1922, p. 555 (« Gide und die deutsche-französische Verständigung »).

18. Voir à ce sujet l'article de Michel Grunewald, « Das Frankreichbild der Preussischen Jahrbücher », p.373 (*Médiations. Vermittlungen. Aspects des relations franco-allemandes du XVIII^e siècle à nos jours*, Peter Lang, 1992).

19. Hans Manfred Bock, *op. cit.*, p. 71.

20. Cl. Foucart, « André Gide et Otto Braun... », *op. cit.*, p. 251.

21. Voir l'article de Tony Bourg et Jean-Claude Muller sur « Un ami allemand d'André Gide : Bernard Groethuysen (1880-1946) » in *André Gide et l'Allemagne*, Düsseldorf : Drost Verlag, 1992, pp. 181-93.

1906, il donne des cours à la Humboldt-Universität. Interné en France de 1914 à 1918, il entre à *La Nouvelle Revue Française* en décembre 1920. Ces faits sont connus²² et Gide parlera d'un personnage « aimable autant qu'aimant²³ ». Mais les remarques de Heinrich Braun amènent tout naturellement à réfléchir sur l'image que Bernard Groethuysen offre des rapports franco-allemands à la suite de la guerre 1914-1918. Il suffit de s'en tenir aux articles qu'il donne à *La Nouvelle Revue Française* à cette époque. La première « Lettre d'Allemagne » paraît dans le numéro de novembre 1920 et elle est consacrée à une redéfinition de « l'Allemagne intellectuelle²⁴ ». En fait Bernard Groethuysen s'efforce de décrire la rupture entre l'Allemagne d'avant 1914 et celle qui apparaît après la défaite de l'Empire. Il existait, à ses yeux, deux mondes indépendants l'un de l'autre. Et la « pensée » était justement un « refuge²⁵ » que l'intellectuel s'était créé « en lui-même » face à un monde hostile, celui de la guerre. Il y a, dans la conception de Groethuysen, une confusion, entre l'intellectuel et l'individu qui sont les représentants d'une partie de la société allemande qui vivait une « vie personnelle » en sauvegardant non seulement son « originalité », mais avant tout son « indépendance ». L'image que Groethuysen nous offre de Goethe est justement là pour mettre en valeur ce rôle de l'esprit face aux drames de son époque : « Goethe, s'il avait vécu de notre temps, n'aurait, je le suppose, trouvé aucune raison de modifier son jugement²⁶. » Cette indépendance de l'individu face à son époque, ce portrait de l'intellectuel idéal, se retrouvera tout naturellement dans les réflexions que fera Groethuysen sur la vie de l'écrivain et plus généralement la possibilité de faire la part des apports extérieurs dans la constitution de la personnalité de l'écrivain. Pour Groethuysen, deux idées sont alors essentielles et il les développera dans sa « Lettre d'Allemagne » du 1^{er} avril 1922, sans que les deux ans qui séparent sa première intervention sur les intellectuels allemands et son analyse de la biographie de Goethe par Gundolf publiée en 1922 chez Georg Bondi, ne permettent de remarquer, sur ce point, une quelconque évolution. En effet, « écrire la vie de Goethe », c'est d'abord « faire la biogra-

22. Voir aussi l'introduction de Philippe Delpuech à Bernard Groethuysen, *Autres Portraits*, Paris : Gallimard, 1995, pp. 7-24.

23. André Gide, *Éloges*, Neuchâtel et Paris : Ides et Calendes, 1948, p.137.

24. Bernard Groethuysen, « Lettre d'Allemagne », *La Nouvelle Revue Française*, novembre 1920, p. 793.

25. *Ibid.*, p. 804.

26. *Ibid.*, p. 801.

phie par excellence ²⁷ » et donc cette vie « semble à tous moments rayonner au dehors et absorber tout ce qui se présentera », au lieu de se soumettre aux événements venant de l'extérieur, d'être simplement le reflet d'une société. S'inspirant de la biographie de Gundolf, Groethuysen affirme d'abord qu'il ne peut être question de se placer « en dehors de la vie de Goethe ²⁸ ». L'écrivain n'est point le reflet de la société allemande et de l'âme allemande en général. Bien au contraire, il doit être observé de l'intérieur. La biographie est autobiographie, et ce que Groethuysen appelle « la religion de Goethe ²⁹ », c'est alors « vivre sa vie ». L'expérience goethéenne est organisée non pas autour de la suprématie du monde extérieur sur l'individu, mais bien autour de la capacité de l'individu à « ordonner » ce qui se passe dans la vie par rapport à un « ensemble » qui est la « personnalité ».

Et Groethuysen en arrive donc à mettre en opposition ce qui lui paraît être « vital ³⁰ » et la déshumanisation d'un monde qui a connu la guerre et ainsi perdu « le sens profond » de cette vie telle que l'organise Goethe : « la guerre fut longue, et ils [les disciples de Goethe] finirent par ne plus comprendre [...]. Les paroles de Goethe sonnaient étranges, comme venues d'un autre monde ³¹. » Cette tentative pour faire de l'idéal goethéen un modèle que les vertus guerrières et la conception du rôle de l'écrivain dans la société qui en découle semblent avoir rélégué au second plan et même effacé des consciences, entre en conflit avec la vision du poète germanique désireux de devenir un « guide » dans le monde héroïque dont il apprécie les charmes. Dans son éloge du jeune poète Otto Braun, mort au champ d'honneur, Ernst Robert Curtius ne manque pas de rappeler qu'aux yeux du héros l'État est devenu « symbole de l'infini ³² ». Groethuysen prolonge par son analyse celle de Gide qui, dans le numéro de juin 1919 de *La Nouvelle Revue Française*, publiait ses « Réflexions sur l'Allemagne » en guise de réponse à *L'Allemand* de Jacques Rivière et tentait de définir une double vision de l'Allemagne selon laquelle « Goethe était le

27. Bernard Groethuysen, *Autres Portraits*, Paris : Gallimard, 1995, p. 129.

28. *Ibid.*, p. 131.

29. *Ibid.*, p. 136.

30. *Ibid.*, p. 128.

31. *Ibid.*, p. 136.

32. Ernst Robert Curtius, « Otto Braun » in *Westdeutsche Wochenschrift*, 19 mars 1920, p. 163. Consulter à ce sujet l'article de Cl. Foucart sur « André Gide et Otto Braun : la vertu de l'héroïsme guerrier » in *Galerie* (op. cit., p. 252) et le livre de Stefan Breuer, *Stefan George und der deutsche Antimodernismus*, Darmstadt : Wissenschaftliche Buchgesellschaft, 1995.

moins allemand des Allemands³³ ». D'une part il y aurait « la Prusse qui mène l'Allemagne au combat³⁴ » et, d'autre part, Goethe capable, par son individualisme, de résister au « virus prussien ». Pour Groethuysen, il est en fait question de mettre en évidence la rupture qui s'est imposée au sein même de la société allemande à partir de la première guerre mondiale, rupture qui met directement en cause toute la construction idéologique qui trouvait son reflet dans l'éloge par Ernst Robert Curtius d'Otto Braun, pour ne prendre que cet exemple. En effet le portrait que trace Groethuysen de « l'Allemagne intellectuelle » en 1919 est celui d'une pensée « en crise³⁵ » qui s'est enfermée dans une vision apocalyptique du monde et qui s'attache à « vouloir quitter les bornes étroites de notre existence individuelle, pour embrasser du regard le développement universel » en suivant en cela les réflexions de Spengler³⁶. Cette forme de « grandeur » qui prend appui sur des figures tirées de l'histoire antique a appris à « mépriser l'individu ». Ce n'est pas par hasard que Groethuysen s'écrit : « Je trouve qu'on abuse des morts. » Car il s'efforce avant tout de prendre à parti toute une idéologie dont la guerre a favorisé le développement et qui, sur un décor de fin du monde, s'efforçait de considérer l'écrivain comme un meneur d'hommes et le représentant d'idéaux puisés directement dans l'Antiquité considérée comme une société dans laquelle pensée et héroïsme étaient capables de faire de l'homme le « guide » d'une humanité « tragique » par définition. Et Groethuysen de résumer son refus d'une telle idéologie : « les Allemands ne sont pas seulement des historiens, ils sont passés à l'état de personnages historiques³⁷. » On comprend les hésitations de Gide face à l'éloge d'Otto Braun et l'incompréhension qui se dégage de l'article écrit par Alain Desportes, c'est-à-dire Madame Mayrisch, dans le numéro d'août 1921 de *La Nouvelle Revue Française*, article dans lequel il est question du « sérieux un peu trop soutenu » du jeune homme³⁸.

Goethe est alors représenté comme l'intellectuel capable de servir à l'Allemagne moderne de modèle. C'est l'écrivain qui garde son originalité et surtout qui n'a pas « volontairement abdiqué sa personnalité³⁹ ». Les

33. André Gide, *Incidences*, Paris : Gallimard, 1924, p. 20.

34. *Ibid.*, p. 12.

35. Bernard Groethuysen, *op. cit.*, p. 793.

36. *Ibid.*, p. 799.

37. *Ibid.*, p. 797.

38. Alain Desportes, « Un jeune intellectuel allemand », *La Nouvelle Revue Française*, 1^{er} août 1921, p. 249.

39. *Ibid.*, p. 804.

rapports entre Goethe et les membres de la N.R.F. n'ont jamais été simples, cela pas seulement en ce qui concerne Gide ⁴⁰. Et la prise de position adoptée par Groethuysen n'est pas sans importance si l'on tient compte de l'intention qui guide justement cette démonstration. Ce que le philosophe tente, dans le sillage des « réflexions » de Gide sur l'Allemagne, c'est de faire un portrait de l'intellectuel allemand tel qu'il apparaît après la première guerre mondiale et cela en rupture avec la définition du « guide » à l'image de cet Otto Braun admiré par les disciples de George ⁴¹. L'essentiel est bien de renoncer à l'histoire, de ne plus s'intégrer dans ce retour au passé qui témoigne de l'incapacité des jeunes générations à « savoir agir » sans « s'être retracé le plan de l'histoire ⁴² », alors que Goethe incarne « l'abandon à la vie » et donc « la confiance dans le moment présent ». Toute la volonté du philosophe est tournée vers une vision de l'avenir qui s'efforcera d'effacer ce retour à l'histoire qui est fuite devant la vie : « La grande victime de la guerre ici, c'est l'individu ⁴³. » À la méfiance devant les « systèmes » et les abstractions ⁴⁴ vient s'ajouter la volonté de découvrir dans la pensée allemande un courant susceptible de rompre avec l'idéologie développée à partir de Spengler.

Et la « Lettre d'Allemagne » publiée dans *La N.R.F.*, en octobre 1921, ne fait que renforcer cette description de la « crise » telle que la conçoit Groethuysen, c'est-à-dire comme une « rupture entre l'individuel et le général ⁴⁵ ». Partant d'une analyse d'une œuvre de Werfel, *Spiegelmensch. Mythische Trilogie* (1920), Groethuysen précise sa définition de l'intellectuel au milieu de la « crise ». D'une part, il est, à ses yeux, évident que l'écrivain allemand est issu du « symbolisme, disciple de George », et donc enfermé dans « le royaume des symboles » : « Il faut donc se garder de pénétrer dans les secrets d'une âme, car on retrouverait fatalement l'individu, au lieu de la chose en soi ⁴⁶. » Entre le « poète naïf », attaché lui

40. Manfred Schmeling, *op. cit.*, p. 329.

41. Jurgen Siess, « Der Philosoph bei den Dichtern Bernhard Groethuysens Fragmente einer literarischen Anthropologie », in *Vermittler*, Francfort s. M. : Syndikat, 1981, p. 78.

42. B. Groethuysen, *op. cit.*, p. 797.

43. *Ibid.*, p. 805.

44. Hans-Martin Lohmann, « Geschichten und Geschichte. Zu Bernhard Groethuysens ideologehistorischen Frankreich-Studien », in *Syndikat, op. cit.*, p. 67.

45. B. Groethuysen, « Lettre d'Allemagne », *La Nouvelle Revue Française*, octobre 1921, p. 485.

46. *Ibid.*, p. 490.

à la vie, et l'« homme miroir ⁴⁷ », il y a toute la différence entre deux époques de l'histoire allemande. Le symbolisme a mis fin à la représentation de « l'homme tel qu'il est » au profit de « l'homme tel qu'il se voit au moyen d'un miroir » qui est celui des symboles. Le retour au passé et à l'histoire condamné par Groethuysen est ici présent. Car le « moi littéraire » est « riche de toutes les imaginations du passé ⁴⁸ ».

Il est évident que le philosophe ne veut pas se contenter de cette attitude, qu'il prône une tout autre solution qui est en même temps un projet pour l'Allemagne nouvelle, moderne : « Être soi-même, renaître dans un monde que jamais regard d'homme n'ait effleuré, pour être le premier homme, et le premier poète dans un univers qui vient de sortir du néant, n'est-ce pas leur rêve à tous ⁴⁹ ? » Groethuysen ne propose pas en fait une solution à la situation de crise qu'il découvre en Allemagne. Il se contente de mettre en valeur les faiblesses d'un symbolisme qui, à son avis, a quitté le monde réel pour s'enfermer dans une vision du passé qui ne peut le rendre heureux. L'image de Goethe est alors celle de la vie et de l'avenir. Ces idées débouchent, qu'il le veuille ou non, sur une condamnation de la littérature enfermée dans un mythe de l'Antiquité héroïque incapable d'offrir à l'homme moderne autre chose qu'une vision du passé et non de la vie.

Ce refus sans ambiguïté de l'idéologie allemande va se retrouver dans la « Lettre d'Allemagne » d'avril 1922 dans laquelle Groethuysen analyse, à propos de l'autobiographie, l'exemple de Goethe chez qui « tout est en fonction d'une vie, tout s'y rapporte, tout est vital pour ainsi dire ⁵⁰ ». Et il n'est point simplement question de découvrir un modèle de biographie, mais bien de fournir une image de l'écrivain comme représentant d'une « religion », c'est-à-dire le maître d'une « école » dont Bernard Groethuysen nous dit qu'elle consiste à « vivre sa vie ». Au désespoir d'une Allemagne qui a mené un « face à face avec la mort », « au fond des tranchées », s'oppose cette croyance en « l'épanouissement d'une personnalité », en « la vie comme une œuvre d'art ⁵¹ ». Le moi n'a plus de place dans un monde qui vient de traverser la guerre ⁵². Mais l'analyse de

47. *Ibid.*, p. 493.

48. *Ibid.*, p. 493.

49. *Ibid.*, p. 494.

50. *Id.*, « Lettre d'Allemagne », *La Nouvelle Revue Française*, avril 1922, p. 505.

51. *Ibid.*, p. 512.

52. Jürgen Siess, « Der Philosoph bei den Dichtern. Bernhard Groethuysens Fragmente einer literarischen Anthropologie », in *Vermittler*, Francfort :

Groethuysen gagne en originalité si l'on souligne le point de vue adopté par rapport à cette « école » goethéenne. À ses yeux, le présent ne permet plus à cet idéal de se développer. Bien au contraire, parlant des contemporains allemands, le critique est amené à préciser sa propre pensée : « Reviendront-ils à Goethe ? Pas maintenant, pas tout de suite. Ce qui pour Goethe semblait une réalité, est devenu un idéal lointain, un rêve. Vivre sa vie : il n'y a plus que des utopistes, pour y croire. » Groethuysen avait eu Wilhelm Dilthey comme directeur de thèse en 1904⁵³ et sa conception même du rôle historique de Goethe n'est pas sans lien avec l'importance accordé par Wilhelm Dilthey à l'homme dans l'histoire. Dans l'étude qu'il fera sur Raymond Aron et qui sera publiée dans *La Nouvelle Revue Française* du 1^{er} octobre 1939, Groethuysen ne manque pas de souligner que justement que, pour Dilthey, « il s'agissait moins de l'événement que de l'homme ». Car « c'était l'homme qui était historique⁵⁴ ». Mais la caractéristique nouvelle dans l'après-guerre, c'est que l'homme et l'histoire « ne se rejoignent plus ». L'analyse de 1922 accordait justement à Goethe une place de choix dans la réflexion sur l'histoire qui est, suivant l'interprétation de la philosophie de Dilthey par Groethuysen, « un souvenir ou un acquis dont on disposait⁵⁵ ». Ainsi le point de vue adopté par Groethuysen ne fait que renforcer la distinction faite, en 1919, par Gide entre la Prusse guerrière, celle qui est le présent de l'Allemagne, et ce passé intellectuel dont Goethe est l'un des modèles qui ne se laissent emprisonner dans la réalité quotidienne d'un peuple encore tourné vers la guerre. Gide lui-même ne manque pas de mettre l'accent sur l'importance que Groethuysen accorde justement à l'homme par rapport aux faits : « La pensée avait pour lui plus de réalité que les objets, et le monde extérieur moins de réalité, semblait-il, que le monde spirituel⁵⁶. » Et lorsqu'en novembre 1922 Groethuysen compose une nouvelle « Lettre d'Allemagne » qui sera publiée dans le numéro de février 1923 de *La Nouvelle Revue Française*, il est alors question du livre d'Ernst Bertram

Syndicat, 1981, p. 78.

53. Bernard Groethuysen, *Autres Portraits*, Paris : Gallimard, 1995 (Le Professeur Karl Stumpf était l'autre directeur de cette thèse sur *La Sympathie*), p. 8. Voir aussi l'article d'André Berne-Joffroy dans les *Cahiers du Sud*, n° 290, juillet-décembre 1949, p. 11.

54. *Ibid.*, p. 243.

55. *Ibid.*, p. 244. Voir l'article de Tony Bourg / Jean-Claude Muller, « Un ami allemand d'André Gide : Bernard Groethuysen », in *André Gide und Deutschland* (Düsseldorf : Droste Verlag, 1992, p. 185)...

56. André Gide, *Éloges*, Neuchâtel et Paris : Ides et Calendes, 1948, p. 140.

Nietzsche. Versuch einer Mythologie paru en 1921 chez Georg Bondi (Berlin) et surtout d'une définition certaine de l'Allemand. Ce qui avait préoccupé tant Jacques Rivière qu'André Gide à la fin de la première guerre mondiale se trouve ici à nouveau au premier plan de réflexions qui partent de l'idée simple suivant laquelle l'Allemand est « l'homme du devenir ⁵⁷ ». Et Groethuysen de condamner toute tentative pour s'en tenir à une interprétation qui lui paraît non seulement dépassée, mais fondamentalement erronée : « La vie d'un individu et d'une nation ne pouvant se régler d'après une seule des catégories, il faudra que chaque peuple fasse des emprunts chez les autres ⁵⁸ »... Poussant sa logique jusqu'au bout, Groethuysen prend appui sur Nietzsche pour affirmer qu'en fin de compte « l'Allemand doit être plus qu'un Allemand ⁵⁹ ». Ainsi l'idée de complémentarité, déjà présente en 1919 chez Gide, est devenue une pro-vocation dans la bouche de Groethuysen.

Le sujet de toutes ces réflexions ne peut être isolé par rapport au texte de Gide publié dans les *Morceaux choisis* en 1921 et intitulé « Réflexion sur l'Allemagne », repris de *La Nouvelle Revue Française* de juin 1919 et accompagné dans les *Morceaux choisis* de la courte « réponse à une enquête (Influence allemande) ». En fait plusieurs penseurs se penchent sur le même sujet et les divergences se font jour. Heinrich Braun, le 4 mars 1921, avait précisé qu'il ne désirait pas, après en avoir parlé avec « le Docteur Grautoff », voir confier le compte rendu de cette œuvre à Bernard Groethuysen ⁶⁰. Et, le 23 janvier 1922, Otto Grautoff s'adresse à Gide ⁶¹ :

Berlin W. 30, den 23.1.1922
Haberlandstr. 2

Monsieur,

en vous remerciant de votre lettre du 21.1 je suis très surpris que vous n'ayez pas reçu la mienne que j'ai envoyée le 30.XII. 1921 à Auteuil, pour vous remercier des *Morceaux choisis*. Il me faut craindre que cette lettre s'est perdue.

Je vous ai écrit que j'ai traduit une partie de votre éditorial de

57. Bernard Groethuysen, « Lettre d'Allemagne », *La Nouvelle Revue Française*, février 1923, p. 457.

58. *Ibid.*, p. 459.

59. *Ibid.*, p. 468.

60. Claude Foucart, « André Gide et Otto Braun : la vertu de l'héroïsme guerrier », *Galerie*, 13 (1995), n° 2, p. 261.

61. Lettre conservée à la Bibliothèque littéraire Jacques-Doucet (γ 1187.1, 1 p. 1/2, 225 x 283 mm), et reproduite avec l'autorisation des ayants-droit.

novembre pour le *Literarisches Echo* que votre éditeur reçoit régulièrement comme service de presse, que j'ai écrit un article « Pensées sur André Gide » qui paraîtra au mois de février dans la même revue, enfin que je vais publier au mois de février une étude assez étendue *Zur Psychologie Frankreichs* aux « Preussische Jahrbücher » que je manquerai pas vous faire envoyer. Préparant un livre sur la France contemporaine je serais heureux d'apprendre si vous avez des objections à faire à mes écrits.

Tout cela doit vous dire que j'ai lu et relu votre beau volume. Il m'a rappelé des heures inoubliables quand j'ai lu vos œuvres complètes dans les éditions originales que je ne possède plus. Je ne sais pas si vous savez que depuis 1918 j'ai parlé souvent de vous non pas seulement avec d'estime, mais avec une profonde admiration. J'ai pris la liberté de vous faire dans ma lettre du 30.XII l'objection suivante : il sera bien possible que quelques bibliothèques ainsi que quelques particuliers en Allemagne qui ont encore les moyens vont acheter votre volume. Ils liront d'ailleurs comme moi, page 48/49 et je crains, qu'ils vont être étonnés que cette page a été écrite par le même auteur qui a écrit l'éditorial de novembre.

Diviser l'Allemagne, morceler sa masse énorme dans le sens que vous indiquez, cela veut dire, Monsieur Gide, travailler pour son unité. Et si les Français vont prendre Goethe et Nietzsche, Heine et Schopenhauer, les Allemands de leur côté prendront les Français comme otages qui ont dit du mal de leur pays — et il y en a. Et voilà une nouvelle guerre des intellectuels, que ni vous ni moi désireront. Justement c'est votre éditorial de novembre qui me donne le courage de vous faire en toute franchise cette objection. N'en ayant pas parlé dans mes articles je vous ai adressé une lettre en vous disant en même temps que je vous avez très bien compris l'Allemagne pour plusieurs regards (pp. 57, 179 etc., 50).

Je vous ai demandé de me répondre par lettre ou d'occasion dans cette revue pour me mettre en état de répondre aux Allemands quand il vont se référer à cette phrase (p. 48/49). Si vous ne me répondez pas, il faut me faire quand un de mes compatriotes me montre cette page et me fera des reproches.

Si vous admettez que les relations entre nos deux pays puissent être reprises, il faut soutenir les quelques Allemands qui ont la meilleur volonté de se vouer à cette tâche si importante. La tâche est très difficile parce que les Allemands sont hors d'état de suivre de près la littérature française à cause des prix énormes pour les livres français en Allemagne et les éditeurs français sont assez fer-

més pour faire un service de presse aux quelques auteurs qui s'occupent chez nous de renseigner les Allemands sur la littérature contemporaine de France. Tout de même je fais de mon mieux pour retrouver les routes qui font communiquer les pensées individuelles et nationales.

Quant à la traduction des odes de M. Claudel j'attendrai la réponse que M. Claudel va vous faire communiquer à votre objection.

Dans l'espoir que cette fois ma lettre vous parviendra je vous prie, Monsieur, de croire à mes sentiments très distingués.

Otto Grautoff

Tout commence, dans cette lettre, avec l'article qu'Otto Grautoff a publié dans *Das literarische Echo* du 1^{er} février 1922 et intitulé « Gedanken über André Gide ⁶² ». Mais surtout l'écrivain allemand consacre dans son ouvrage *Zur Psychologie Frankreichs*, publié en 1922, un long passage à André Gide. Le ton adopté est quelque peu étonnant. Tentant de situer Gide sur le plan politique, Otto Grautoff s'attache à démontrer que Gide ne doit pas être rangé parmi les nationalistes français, qu'on ne peut méconnaître sa « pureté éthique » (« Verkenennung seiner ethischen Reinheit ⁶³ »), bien qu'il ait été, à son avis, le chef des néo-classiques. Il est évident que cette explication de l'attitude gidienne ne pouvait que provoquer, en 1922, un malaise chez l'écrivain français qui s'efforçait, par un jeu d'équilibre parfait, de garder ses distances tant avec la droite nationaliste qu'avec le groupe *Clarté* que d'ailleurs Otto Grautoff attaquera, dans le même livre, avec virulence en parlant de « rêveurs idéalistes » (« ideal gesinnte Schwarmer ⁶⁴ »), d'une « poignée » (« ein kleines Hauflein ») « de bolcheviques, de communistes, d'extrémistes de gauche ». Le ton agressif d'Otto Grautoff devait gêner Gide. Mais le fait d'ajouter que Gide rejoignait Barrès et Seillière dans leur admiration de Goethe, Schopenhauer ne faisait qu'aggraver le malaise.

C'est alors qu'Otto Grautoff s'en prend directement à l'analyse publiée dans les *Morceaux choisis* sous le titre de « Réflexions sur l'Allemagne » et qualifiée d'« étrange radioscopie de l'Allemagne » (« eine seltsame

62. George Pistorius, *André Gide und Deutschland*, Heidelberg : Carl Winter Universitätsverlag, 1990, p. 299 (l'article paraît dans le cahier 9, pp. 517-22).

63. Otto Grautoff, *Zur Psychologie Frankreichs*, Berlin : Georg Stilke, 1922, p. 23.

64. *Ibid.*, p. 24.

Durchleuchtung Deutschlands⁶⁵ »). Et deux citations semblent avoir choqué le critique allemand. D'une part, il apprécie peu la remarque de Gide sur la « secrète faiblesse » des Allemands qui est « de ne pouvoir nous détester⁶⁶ » et celle sur le fait que « rejeter tout de l'Allemagne », c'est travailler à son unité⁶⁷. Dans sa lettre à Gide du 22 janvier 1922, Otto Grautoff félicite à la fois Gide pour ses remarques sur l'asservissement de l'Allemagne par la Prusse⁶⁸ et il approuve de même l'éloge de Nietzsche⁶⁹. Mais il demande bien à Gide de s'expliquer sur l'idée de « diviser l'Allemagne ».

La réponse de Gide sera brève :

Vous me demandez ce que vous devez répondre à ceux qui s'étonnent ou s'irritent des quelques phrases de mon livre que vous signalez. Mais Monsieur G. — faites comme moi : ne répondez rien. Si je ne m'étais fait une règle de ne jamais me laisser entraîner sur le terrain des explications, il ne me resterait plus un instant pour continuer à écrire. La phrase à laquelle certains risqueraient de s'achopper — si elle n'est pas suffisamment éclairée par le contexte, le sera je l'espère par la suite de nos écrits — et en particulier par ce que vous pourrez lire dans les prochains numéros de *La N.R.F.* qui ne sera pas pour vous déplaire je l'espère⁷⁰.

Le texte de Gide fut-il envoyé, nous n'en savons rien. Mais il est évident que l'écrivain français se refuse à se laisser engager dans une discussion qui risquerait bien de l'amener à prendre position sur un sujet qu'il n'aborde qu'avec beaucoup de prudence. Quant à Otto Grautoff, il reprendra, dans son livre sur *Die Maske und das Gesicht Frankreichs in Denken, Kunst und Dichtung*, les remarques précédentes. Mais il en atténuera la portée en disant que Gide a mieux compris les Allemands que la moyenne des Français et en ajoutant, dans une paraphrase de son premier texte, que Gide possède un « instinct européen » : « Il nous comprend, nous reconnaît et nous saisit lorsqu'il écrit : "La secrète faiblesse de l'Allemagne c'est de ne pas pouvoir nous détester⁷¹". » Ainsi s'achève un échange de

65. *Ibid.*, p. 23.

66. André Gide, *Morceaux choisis*, Paris : Gallimard, 1921, p. 50.

67. *Ibid.*, p. 46.

68. *Ibid.*, p. 57.

69. *Ibid.*, p. 179.

70. Texte publié avec l'autorisation des ayants-droit.

71. Otto Grautoff, *Die Maske und das gesicht Frankreichs in Denken, Kunst und Dichtung*, Stuttgart-Gotha : Verlag Friedrich Andreas Perthed A.-G., 1923, p. 103.

vue qui se situe à un moment de l'histoire où Gide prend bien soin, comme l'indique sa correspondance avec Curtius, de ne point s'attirer les foudres de la droite française déjà peu favorable à son attitude vis à vis de l'Allemagne et de ne point se lancer dans une diatribe contre Romain Rolland et ses amis. Les maladresses d'Otto Grautoff provoquent un sentiment de gêne. Et les analyses de Bernard Groethuysen semblent de toute évidence mieux respecter l'attitude de l'écrivain.